

## AVANT-PROPOS

### La science par ceux qui ne la font pas<sup>1</sup>

Jean-François CHASSAY et Kim DORÉ

Toujours à nouveau l'on tentera de présenter l'histoire de chacune des sciences sous les traits d'un développement fermé sur lui-même. L'on se plaît à parler de sciences autonomes. [...] Quelle que soit la réponse qu'on donne à ce sujet, il est impossible de définir l'état présent d'une discipline quelconque sans montrer que sa situation actuelle n'est pas seulement un maillon dans le développement historique autonome de la science considérée, mais plus encore un élément de toute la culture à l'instant correspondant.

Walter Benjamin, « Histoire littéraire et science de la littérature »

On pourrait avancer que les textes de ce recueil sont nés d'une affirmation *a priori* banale : les sciences sont indissociables de la culture, la culture n'a de sens que si les sciences l'enrichissent de ses découvertes. Pourtant, la dichotomie entre humanités et sciences apparaît encore spontanément à une majorité de gens comme un phénomène naturel, alors qu'elle repose au contraire sur des choix culturels qui méritent d'être analysés. La boutade du physicien Jean-Marc Lévy-Leblond, qui date de 1982, garde aujourd'hui encore toute son actualité : « On remarquera qu'à l'heure de l'apéritif, tout un chacun suivant son milieu causera sport ou bagnole, ciné ou politique, peinture ou littérature — pas chimie ou maths<sup>2</sup> ». Malgré les ouvrages de nombreux auteurs parus depuis deux ou trois décennies qui insistent sur la dimension culturelle des

---

<sup>1</sup> Clin d'œil à l'excellent ouvrage de Laurent-Michel Vacher, *La science par ceux qui la font : entretiens sur les connaissances actuelles*, Montréal, Liber, 1998. Notre livre lui sert en quelque sorte de contrepoint.

<sup>2</sup> Jean-Marc Lévy-Leblond, *L'esprit de sel. Science, Culture, Politique*, Paris, Fayard, coll. « Points », 1984, p. 89-90.

sciences, de Trinh Xuan Thuan à Murray Gell-Mann en passant par Douglas Hofstadter, Henri Atlan ou Carl Sagan, pour ne nommer que ceux-là, le mur qui sépare les sciences de ce qu'on associe spontanément à la culture n'est pas près de s'effondrer. À qui la faute? Bien malin qui pourrait répondre à cette question. L'affaire *Sokal Text*<sup>3</sup>, lancée il y a quelques années alors qu'un article du physicien Alain Sokal, sciemment erroné et hermétique, trouvait pourtant preneur dans une revue de sciences humaines, a bien montré que le rôle et le statut des sciences dans la cité n'allait pas de soi; le débat, fort riche, a déclenché une polémique concernant le concept d'objectivité, l'utilisation du langage par les scientifiques (particulièrement de la métaphore), les emprunts qu'il était possible et permis (ou non) de faire aux sciences exactes, les limites de la raison et même, de manière plus large encore (ou plus polémique), la définition même de la pensée. Que veut dire « penser »?

Si ces débats intellectuels mettent aux prises scientifiques, philosophes et parfois théoriciens de la littérature, on s'intéresse peu à la fiction et à ce qu'elle peut exprimer des enjeux de la science aujourd'hui. Il est vrai que la littérature ne revendique pas l'objectivité scientifique dont se réclame généralement les sciences humaines, et *a fortiori* les sciences pures; et l'on risque peu de se tromper si l'on avance qu'aujourd'hui le pouvoir (symbolique, institutionnel, politique) des sciences se révèle immense. Comme l'écrit Jean-Marc Lévy-Leblond, « il n'est guère de recherche, de méthode, de théorie qui n'aspire à s'accoler l'épithète "scientifique" comme label de qualité. Critère de prestige [...], la scientificité reste l'un des meilleurs arguments publicitaires sur le marché des biens matériels — et donc souvent, comment s'en

---

<sup>3</sup> Sur cette affaire, outre de nombreux articles et éditoriaux dans les journaux — Yves Jeanneret en dénombre plus de 300 de mai 1996 à janvier 1998, sans compter ce qui a pu s'écrire sur internet —, on pourra lire les livres ou numéro de revue suivants : Alain Sokal et Jean Bricmont, *Impostures intellectuelles*, Paris, Odile Jacob, 1997; Baudoin Jurdant [dir.], *Impostures scientifiques. Les malentendus de l'affaire Sokal*, Paris, La Découverte/Alliage, 1998; Yves Jeanneret, *L'affaire Sokal ou la querelle des impostures*, Paris, PUF, 1998; *Les Temps Modernes*, 53<sup>e</sup> année, n° 600 (juillet-août-septembre 1998), p. 220-284; Jacques Bouveresse, *Prodiges et vertiges de l'analogie*, Paris, Raisons d'agir, 1999.

étonner, sur celui des produits intellectuels<sup>4</sup> ». Est-ce une raison pour singer la méthode expérimentale?

Il existe des hypothèses sur la littérature (appelons cela des théories, si on veut), mais pas de science de la littérature. Quand les études littéraires se scientifisent, elles se permettent des emprunts à des domaines connexes (linguistique, pragmatique, sciences cognitives, etc.), ou encore elles s'élaborent en fonction de théories qui ne concernent pas uniquement la littérature (la narratologie, par exemple). En ce sens, il ne s'agit pas d'un mode de connaissance au sens où l'on entend souvent ce mot, selon un modèle hérité des sciences exactes au XIX<sup>e</sup> siècle. On peut légitimement se demander, cependant, s'il n'existe qu'un seul modèle de connaissance et s'il faut absolument avoir recours à des concepts ou à des modèles spécifiques, applicables sur commande. La connaissance et l'étude de la réalité qui nous entoure ne requièrent-elles pas, au contraire, l'apport de différents concepts (ou même de différentes postures critiques), en provenance d'horizons divers? Partant de ces prémisses, peut-on imaginer des analyses de textes de fiction susceptibles d'informer le lecteur à propos de la science, de certaines réalités que la science ne saurait dire à propos d'elle-même? Comment, en évitant le didactisme, peut-on fictionnaliser les savoirs que proposent les sciences et les modes de cognition qui lui sont propres?

De nombreuses recherches depuis une vingtaine d'années, surtout dans le monde anglo-saxon, ont porté sur les rapprochements qui pouvaient être faits entre les transformations de notre perception du monde, permises par les découvertes scientifiques, et la transformation des formes littéraires. Mais on peut difficilement décrire la science en littérature comme Proust décrit la psychologie de ses personnages. Les écueils sont nombreux : ou bien on propose des explications extrêmement didactiques, au risque d'indisposer le lecteur de fiction; ou bien on se contente d'utiliser certains termes ou expressions vaguement connus de tout lecteur cultivé comme s'il s'agissait de hochets

---

<sup>4</sup> Jean-Marc Lévy-Leblond, *Aux contraires*, Paris, Gallimard, 1996, p. 11.

lexicaux; ou bien on utilise les sciences en laissant clairement entendre qu'il ne s'agit pas des sciences, mais d'inventions à partir de celles-ci, les marques du discours scientifiques servant simplement d'embrayeur générique.

Il existe bien sûr d'autres façons d'y parvenir, mais qui imposent de traduire implicitement certains savoirs scientifiques, en s'inspirant des effets du langage des sciences dans l'ensemble du discours social et en traduisant, par le biais de la fiction, des débats qui ont lieu dans la société sur les effets possibles, virtuels, de certains développements scientifiques, dans ce qu'on pourrait appeler « le passage de la science à la technoscience ». La science moderne décrit un monde fragmenté, riche de diversité qualitative et de surprises potentielles, qu'il faut reconnaître comme tel. Alors que la technoscience occupe une place de plus en plus importante dans nos vies, on peut se demander si l'importance de la fiction littéraire aujourd'hui ne tient pas à sa capacité d'intégrer la part de fiction de la science, un imaginaire scientifique qui est aussi invention et création.

Dans ses *Leçons américaines*, Italo Calvino écrit que « la littérature ne peut vivre que si on lui assigne des objectifs démesurés, voire impossibles à atteindre. [...] Depuis que la science se défie des explications générales, comme des solutions autres que sectorielles et spécialisées, la littérature doit relever un grand défi et apprendre à nouer ensemble les divers savoirs, les divers codes, pour élaborer une vision du monde plurielle et complexe<sup>5</sup> ». Interroger la science directement consiste justement à affronter les grandes questions, prendre le risque aussi bien des explications générales que des explications parcellaires, largement ouvertes. Interroger la science à travers la littérature signifie également qu'il faille s'aventurer vers un irreprésentable, puisque l'expérimentation scientifique conduit de plus en plus vers un en deçà du visible pour lequel les mots manquent. « Il était certes nécessaire d'expliquer, mais comment expliquer que pour ce qu'il voyait, lui, et cherchait à voir, il n'existait littéralement pas

---

<sup>5</sup> Italo Calvino, *Leçons américaines*, Paris, Gallimard, 1989, p. 179.

d'image, qu'il voyait des choses dont il n'y avait pas d'images, sinon des images conventionnelles et formalisées selon une représentation rigoureuse, aussi arbitraires et puissantes, par rapport aux choses, qu'un alphabet<sup>6</sup>. » se demande Brahé, jeune chercheur de pointe en physique des particules dans le roman *Atlas occidental*. Voilà bien un des principaux défis de la littérature aujourd'hui : donner sens à un monde que les sciences dévoilent de plus en plus, en trouvant les mots pour dire ce monde qui échappe encore à notre imagerie mentale aussi bien qu'à la pensée discursive. Travailler à se rendre Voyant : la formule de Rimbaud reste d'actualité.



Notre objectif ne visait pas à produire un recueil composé d'analyses qui s'intéresseraient de manière générale et aléatoire aux sciences. Nous avons préféré éviter le risque d'un ensemble trop composite, disparate. Les textes qu'on trouvera ici sont issus d'un séminaire qui portait plus directement sur la figure du savant, terme privilégié au détriment de celui de « scientifique » ou de « chercheur », parce que davantage polysémique, atemporel, rappelant, au-delà de la science, des croyances. Ils s'inscrivent dans le cadre des travaux du groupe de recherche « Sélectif » (« Savant et Espace du Laboratoire : Épistémo-Critique de Textes Irrigués par la Fiction »)<sup>7</sup>.

La fiction permet de déconstruire la vision romantique du savant (figure d'autorité, demiurge, personnage dans l'ombre qui « possède la vérité », etc.) et de son lieu de travail : le laboratoire. Au cœur de débats politiques, idéologiques et éthiques complexes,

<sup>6</sup> Daniele Del Giudice, *Atlas occidental*, Paris, Seuil, 1987, p. 100-101.

<sup>7</sup> Situé à l'UQÀM, le Sélectif est dirigé par Jean-François Chassay, avec la collaboration de Magali Bourquin, Kim Doré et Odette Fortin. Le groupe de recherche possède son site web : [www.er.uqam.ca/nobel/selectif/](http://www.er.uqam.ca/nobel/selectif/) ou [www.multimania.com/selectif21](http://www.multimania.com/selectif21). Le Sélectif est subventionné par le Conseil de recherche en sciences humaines du Canada (CRSHC) et la Société pour la promotion de la science et de la technologie (SPST).

le scientifique, figure à la fois privilégiée de la doxa sociale tout en étant souvent en marge de celle-ci, participe activement, qu'il le veuille ou non, consciemment ou non, à la modification du discours social. Il s'agissait dans cette perspective d'analyser la place et le statut du chercheur scientifique, les débats que les disciplines scientifiques provoquent, et de rendre compte de la polysémie et du pouvoir du langage dans un cadre scientifique. Quels effets fantasmatiques peut avoir la « Loi scientifique » quand la fiction l'investit? Quelles sont les différentes modalités d'application et de narrativisation de ces lois? Comment les codes sémiotiques de la pratique scientifique sont-ils traités dans les textes? Ce sont là quelques-unes des questions qui nous ont interpellés.

Les fictions étudiées dans ce recueil se présentent comme des « laboratoires cognitifs » où la dimension heuristique prévaut. Dire la science, expliciter la science, permet d'exprimer les modalités d'un imaginaire scientifique en augmentant aussi les possibilités de ses mises en scène (et par conséquent de son pouvoir symbolique). Parler de « récit de science » consiste également à voir dans la science une narration; quelque chose non pas qui se « fait » uniquement, mais aussi qui se dit, qui est de l'ordre du langage : qui se démontre, se déconstruit, relève parfois de la polémique, dont on peut analyser les apories comme les enjeux de légitimation.

Ces hypothèses de travail ont motivé l'analyse, dans les pages qui suivent, de certains romans de William Boyd, Maurice Dantec, Witold Gombrowicz, Michel Houellebecq, Ursula Leguin et Howard Phillips Lovecraft. On retrouvera là, déplacées, examinées sous un angle particulier, des réflexions sur la science, sur son pouvoir et ses effets, liées à la fois à des interrogations politiques et éthiques, à ces questions qui nourrissent le discours social et dont on retrouve, dans la littérature des dernières décennies, des traces évidentes.